CINÉASTE ALGÉRIEN

prouve la faiblesse d'une idéologie»

ne pense pas une seule seconde ce qu'il dit ! N'empêche, il existe chez-nous cette phrase terrible : «Colonisateur, viens voir ce que l'indépendance nous fait subir !»

***L'Oranais* se veut un film interrogateur et politique mais à trop vouloir aborder plusieurs aspects de la post-indépendance (la guerre de Libération était celle de la décolonisation et non une guerre sainte ; la question identitaire et linguistique ; le départ des pieds-noirs détenteurs des compétences, etc.) n'as-tu pas eu l'impression de vouloir tout dire dans un film ?**

Je me suis posé cette question au moment de l'écriture du scénario, mais je savais qu'il fallait faire attention à ne pas essayer de trop en mettre. Je pense donc que même si le film aborde plusieurs questions sensibles de cette époque, il est en rien exhaustif, il traite de celles qui sont liées à l'identité : le fonctionnement des usines, l'arabisation, l'enfant naturel, etc. L'interrogation principale est celle de savoir ce qu'est vraiment une identité et si ça n'est pas censé dessiner ses contours par elle-même sans tutorat ni paternalisme. Si une personne ou un groupe lui impose quelque chose, ça ne marchera jamais. Le problème c'est qu'en Algérie, on n'a pas assumé l'Histoire coloniale et le fait qu'elle fasse aussi partie des composantes de notre identité, pas uniquement dans le sens de la douleur ou de l'injustice : cela va de Kateb Yacine qui dit que le français est un butin de guerre aux autorités locales qui entretiennent les immeubles et édifices laissés par le colonisateur... Bachir, l'enfant naturel issu du viol de la femme de Djaffar par un Français, représente très précisément cette idée. L'indignation de cette avocate (membre d'un collectif menaçant de porter plainte contre le film en vue de son interdiction, ndlr) face à l'adoption par Djaffar de l'enfant du viol est beaucoup plus liée au fait qu'elle soit scandalisée par cette part française qu'il a choisi d'assumer ! En somme, si on continue de lutter de manière acharnée contre la diversité de notre identité, on va droit au mur. Pourquoi, en effet, on a plus de facilité à accepter toutes les autres influences dictées par l'Histoire du pays (l'arabité et l'islamité) et dénigrer férocement celle-là ? Je suis convaincu que plus on assumera cette pluralité, mieux ce sera pour l'authenticité de la culture algérienne. Or, j'ai l'impression qu'ils sont si peu sûrs de la solidité de ces «constantes» qu'ils s'effarouchent devant la moindre remise en question !

La composition des personnages est, à mon sens, tertiaire : Farid, l'idéaliste ; Hamid qui évoluera peu à peu vers une forme de corruption décomplexée et enfin, Djaâffar (que tu incarnes à l'écran) qui est ballotté entre les deux. Voulais-tu cristalliser également trois courants principaux au sein du système politique de l'Algérie post-indépendante ?

La conception scénaristique est effectivement tertiaire. D'ailleurs, une séquence le montre physiquement : Djaâffar debout entre Hamid et Farid qui se chamaillaient. Cela dit, j'irais pas jusqu'à dire que c'est le calque d'une situation politique de l'époque qui, je pense, était beaucoup plus complexe avec d'autres éléments qui entraient en interaction. Par contre, il y a une espèce de dualité où l'on voit bien que l'un évolue vers le «côté obscur» alors que l'autre reste droit et intègre mais j'ai fait en sorte, bien évidemment, de ne jamais verser dans le manichéisme en décrivant ces parcours : au début, Hamid (incarné par Khaled Benaïssa, ndlr) est dans l'affect dans ce sens où ses premières décisions sont dictées par son amitié envers Djaâffar ou bien par l'émotivité. C'est par la suite qu'il virera vers une forme de machiavélisme jusqu'à passer le point de non-retour avec la mort de Farid (Nadjib Oudghiri, ndlr) sous la torture.

Quant à Djaâffar, c'est le contraire : il a passé son temps à se poser des questions sur les dérives idéologiques naissantes et puis, prend conscience de l'absurdité de tout cela à la mort de Farid.

***L'Oranais* exprime également la nécessité vitale d'être franchement irrévérencieux et de désacraliser l'Histoire ainsi que le personnage du moudjahid tellement déshumanisé qu'il provoque un certain agacement chez les jeunes générations… Penses-tu que le cinéma est un vecteur plus important que les autres domaines pour aider à l'évolution des mentalités ?**

Par définition, le cinéma est certainement l'un des plus essentiels vecteurs pour provoquer cette évolution. Les Algériens, comme les autres, des consommateurs d'images mais, aujourd'hui, ce sont principalement des images extérieures, importées ! C'est pour cela que moi, de manière presque militante, je fais de la contre-image en ce sens où je ne peux pas aller ailleurs (en Tunisie, Maroc, etc.) avec un casting qui ne soit pas algérien pour tourner une histoire algérienne ! Il y a un tel déficit d'images aujourd'hui que le cinéma se doit d'y remédier car la société algérienne en a plus que jamais besoin. J'aimerai tant que chacun développe ses idées, y compris les islamistes : qu'ils fassent un film montrant la beauté de leur foi, ou bien un «Rissala 2» par exemple ! Pourquoi pas ? Nous savons aussi que le cinéma est l'un des ambassadeurs les plus importants d'un pays : les Américains l'utilisent même comme une arme de propagande, voire de force militaire ; je ne suis pas forcément d'accord avec leur conception, mais je trouve que l'importance accordée à cet art est enviable. En Algérie, je pense que le meilleur usage qu'on peut en faire pour l'instant, c'est de réapproprier son Histoire mais aussi de se voir en face tel qu'on est. Le propos est de dire : «Rendez-moi mon Histoire telle qu'elle est, sans essayer de l'embellir ni de la salir et arrêtez cette séquestration idéologique.»

Penses-tu que c'est un signe rassurant pour l'avenir que ton scénario ait été avalisé par une commission de lecture d'habitude très frileuse ?

D'abord, j'ai envie d'être optimiste mais aussi de dire que la porte s'est entrebâillée et qu'il faut à présent que d'autres viennent l'ouvrir encore plus. Je souhaite que d'autres prises de paroles viennent confirmer ce qui s'est passé avec *L'Oranais*. Pour revenir à la commission, nous étions les premiers surpris par sa réponse favorable, d'autant plus que pour mon précédent film, *Mascarades* (2007), quelqu'un du ministère m'avait appelé pour me demander si je pouvais remplacer la qualité de colonel d'un des personnages secondaires par un simple prénom (inutile de dire que je ne l'ai pas fait) ! Là, la lettre de la commission disait qu'on avait la subvention à l'unanimité du jury et que le film «aborde l'Histoire de l'Algérie avec courage» !

Parlons à présent de la polémique. «Atteinte à la Révolution et à la sensibilité du spectateur ; le moudjahid qui boit de l'alcool, va dans un cabaret et adopte un ''bâtard'' ; l'apologie du colonialisme à travers la scène de l'usine qui ne fonctionnait plus»… Autant d'accusations qui s'appuient à la fois sur la sensiblerie religieuse et sur la sacralité du moudjahid. Depuis le début, beaucoup de personnes extérieures aux films ont participé au débat pour défendre le film tandis que tu refusais de le faire. Est-ce une position de principe ou bien un rejet des fondements mêmes de cette polémique ?

D'abord, j'aimerai dire que vouloir interdire un film parce qu'on y voit un moudjahid boire de l'alcool revient à dire que c'était une guerre sainte (alors qu'elle était de décolonisation) et à comparer ce combattant de la libération un djihadiste extrémiste d'aujourd'hui ! Par ailleurs, le fait que *L'Oranais* suscite le débat et les questionnements ne peut qu'être bénéfique. La seule chose que je regrette est que tout cela a lieu avant même que le film ne soit vu par le public ni même par les détracteurs ! En revanche, ce qui est intéressant dans cette insistance sur les fameuses «lignes rouges», c'est qu'il s'agit finalement d'un sujet encore chaud qui a fait se confronter les défenseurs d'une idéologie figée et castratrice avec d'autres qui n'approuvent pas celle-ci. Cela veut dire que, finalement, c'est cette idéologie qui pose problème car si elle avait de vraies assises dans la société, le film aurait été reçu par une indifférence générale puisque les certitudes sont trop solides pour qu'une simple fiction puisse les bousculer !

Ce pourquoi je refuse d'aller me battre sur les plateaux télé. C'est que moi, je suis sûr de moi, d'autant plus que mon film ne véhicule aucune vérité intouchable (contrairement à leur dogme) mais se pose simplement des questions et invite le spectateur à s'en poser à son tour. De plus, je ne peux être d'accord avec le concept même de «ligne rouge».

Mais cette image déshumanisée du moudjahid (qui ne boit pas, ne rit pas, ne joue pas, ne fait pas l'amour, etc.) émane non seulement d'une idéologie politique mais de toute une cinématographie algérienne qui, tout au long de 50 ans, a consolidé cette propagande…

Absolument ! On était entièrement dans le discours officiel et c'est aussi pour cela que, dans un premier temps, quand ce genre de débat se fait jour, la réaction immédiate d'un Algérien lambda est de s'indigner qu'un moudjahid soit abordé autrement. Or, si tu grattes un peu, tu trouveras que lui-même ne croit pas à cette représentation mythifiée. Je pense que c'est également cela qui nous affaiblit : essayer de nous faire croire à des fantasmes. Je préfère voir le moudjahid comme un homme qui s'est battu pour une idée, pour la liberté ; il y en avait des centaines de milliers dans le maquis : qu'on ne vienne pas me dire qu'ils étaient tous les mêmes, façonnés dans un seul moule ! Ensuite, représenter un militant comme un homme infaillible reviendrait à nous dire tous, nous les vivants, que nous serons incapables de mener un tel combat si le pays est menacé ! Et je crois justement que c'est le but de ce discours : faire croire aux Algériens qu'ils sont inférieurs aux moudjahidine et qu'ils sont, par conséquent, incapables de vouloir le changement ! Est-ce que le fait que Ali Lapointe ait été proxénète enlève quoi que ce soit à la grandeur de son combat ? Bien au contraire... Cela va aussi dans l'autre sens : si je montre que Hamid ou Djâffar boivent de l'alcool, je ne dis pas que tous les moudjahidine buvaient. Aussi, les détracteurs se trompent en disant «ils se battent la journée et font la fête le soir» car, d'abord, ce n'est pas un cabaret mais un tripot clandestin ; ensuite, c'était dans ce genre d'endroits que l'armée française ne pouvait pas soupçonner de les trouver ! Là-dessus, je n'ai rien inventé. Je pense que vouloir nous enfermer dans cette uniformisation faussement identitaire est une espèce de manipulation pour détourner notre regard des vraies problématiques actuelles.

Quant à ce qui s'est passé à la projection d'Oran, les gens qui ont fait un tollé à l'intérieur et à l'extérieur de la salle ne dépassaient pas la vingtaine, sur un total de 500 personnes ! Je retiens que lorsque ces personnes se sont mises à crier, le reste de la salle (c'est-à-dire la majorité) leur demandait de se taire et de les laisser continuer à voir le film !

A la fin, toute l'équipe est restée pour débattre avec le public, même les gestionnaires de la salle ne voulaient pas de débat «pour éviter les problèmes»… Je peux t'affirmer que certains de ceux qui ont affiché un rejet radical ont fini par échanger avec nous, la discussion était devenue sereine même s'ils étaient restés sur leur position.

Un collectif d'avocats envisage de déposer plainte pour l'interdiction du film en Algérie comme en France ; Cheikh Chamseddine qui le traite de «satanique» ; le Sénat a interpelé la ministre de la Culture qui semble avoir un peu nuancé son soutien à la liberté de création dans une récente interview. Penses-tu que toute cette pression sur le ministère puisse mener à une interdiction ?

En ce qui concerne la ministre de la Culture, je ne fais absolument aucune confiance à la véracité des déclarations rapportées par le journal en question qui, par le passé, a démontré à quel point il était capable de déformer les propos des personnes interviewées.

Je mets donc un doute sur ce supposé retournement de la ministre. Pour le reste, on verra bien. La sortie nationale est prévue pour le mois en cours.

S. H.

CLÔTURE DES 25es JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES DE CARTHAGE

Deux lauréats algériens

Après un spectacle décapant des deux humoristes tunisien et congolais Lotfi Abdelli et Phill Darwin, ainsi qu'un hommage au grand cinéaste et ariste-peintre tunisien Nacer Khemir, le palmarès de cette 25e édition des Journées cinématographiques de Carthage a enfin été révélé au public ainsi qu'aux participants.

Consensuel et optant pour l'équilibre entre représentativité, qualité et prestige, cette panoplie de prix peut cependant décevoir par un certain suivisme car un seul film, très réussi du reste, a raflé quatre prix à lui seul et on est tenté de croire qu'après un Oscar, un prix à Cannes, une médiatisation mondiale sans parler de l'ancienneté de sa sortie (2012), ce long métrage a injustement fait de l'ombre à d'autres, moins «costauds» en matière de production mais tout aussi méritants...

Section documentaire

- Prix spécial du jury : *Mandela, le mythe et moi* de Khalo Matabane (Afrique du Sud)
- Tanit de bronze : *El Gort* de Hamza Ouni (Tunisie)
- Tanit d'argent : *Examen d'Etat* de Dieudonné Hamadi (RD Congo)
- Tanit d'or : *The wanted 18* de Amer Shomali (Palestine)

Section courts métrages

- Tanit de bronze : *Les jours d'avant* de Karim Moussaoui (Algérie)
- Tanit d'argent : *Madame Esther* de Luck Razanajaona (Madagascar)
- Tanit d'or : *Peau de colle* de Kaouther Ben Hania (Tunisie)

Section longs métrages

- Meilleure interprétation féminine : Suzanne Illier pour son rôle dans le film *Before snowfall* de l'Irakien Hisham Zamane.
- Meilleure interprétation masculine: Khaled Benaïssa pour son rôle dans *L'Oranais* de Lyès Salem.
- Prix du meilleur scénario : *Omar* de Hany Abou-Saâd (Palestine).
- Tanit de bronze : *Before snowfall* de Hisham Zamane (Irak)
- Tanit d'argent : *C'est eux les chiens* de Hicham Lasri (Maroc)
- Prix spécial du jury : *Des étoiles* de Diana Ngaye (Sénégal)
-Tanit d'or : *Omar* de Hany Abou-Saâd (Palestine)

A souligner que le prix du public ainsi que le prix «Jeunes» ont également été attribués au film palestinien *Omar*.

S. H.